

## QUESTIONS ET RÉACTIONS APRÈS LES INTERVENTIONS DE ALAIN MILON ET BENOÎT BERTHOU

CÉLINE VAGUER

TEXTE COMPLÉTÉ AVEC LES NOTES DE  
BELINDA LAVIEU ET ORIANE DESEILLIGNY

*Orianne DESEILLIGNY (sciences de l'information et de la communication) : votre exposé est consacré aux « écritures de soi » en littérature, mais pourriez-vous préciser un peu plus ce que vous entendez par là ? Je sais que Michel Foucault a employé également le terme « écriture de soi » au singulier pour désigner cette écriture régulière relevant d'un « art de vivre » chez les Anciens. Comment situez-vous votre propos par rapport à cela et par rapport à ce que l'on appelle parfois un peu rapidement les « écritures de soi » pour désigner les écritures biographiques et autobiographiques. Autrement dit, quelle définition peut-on donner de ce terme, et quel usage en est possible ?*

**Alain MILON** (philosophie) : mon intervention est la synthèse de deux livres à paraître sur l'écriture de soi et l'hospitalité littéraire, et sur l'épreuve du temps chez Blanchot. En réalité, la question posée sur la figure du sujet n'est pas propre à Michel Foucault. Il suffit de remonter aux présocratiques pour s'en rendre compte. Dans le cadre de cette analyse sur l'écriture de soi, ce sont les questions : qu'est-ce qu'écrire ? et pourquoi écrire ? qui m'intéressent. Je ne suis ni littéraire, ni historien. Ma formation est philosophique. À ce titre, c'est le traitement philosophique de ces questions qui conditionne ma lecture des textes de Sarraute, de Beckett ou d'Artaud. À partir des questions de l'écriture de soi se pose une autre série de questions autour de la fonction même d'écrire : qu'est-ce qu'écrire ? Qui écrit ? L'auteur est-il un anonyme ou un pseudonyme ? Qui l'auteur accueille-t-il quand il écrit sur lui ? L'accueil de soi est-il un recueil ou un écueil ? etc. C'est de ce point de vue que les écritures de soi sont significatives, car elles nous invitent à réfléchir sur la nature du « qui » dans qui écrit, et elles sont d'autant plus significatives au fur et à mesure que l'on creuse la question du processus d'écriture. Par rapport à ce problème, je me suis particulièrement intéressé aux liens entre la souffrance et l'écriture, autrement dit le rapport de réciprocité qui existe entre le « je souffre » et le « j'écris ». Cette formule « j'écris parce que je souffre » est particulièrement symptomatique d'un certain type d'écriture contemporaine qui finit par faire de l'écriture une sorte de mesure de la souffrance. L'écriture devient alors un symptôme. Si on renverse le rapport : « je souffre — j'écris », l'écriture devient un point de départ qui consiste à faire remonter, non pas à la surface, mais en profondeur, la folie de l'écrivain. Si je n'écris pas, je meurs et tant pis si mon écriture est ma folie. Je pense là à la formule de Nietzsche dans le Zarathoustra : « avec du sang, écris ». Écrire avec son sang, cela veut dire aussi que l'écriture est avant tout un acte de résistance, un acte par lequel l'écrivain refuse l'anecdotique, l'événementiel, le contingent, tout ce qui réduit l'écriture au vague énoncé de sa petite histoire personnelle. Sur la question plus générale de la figure du sujet, on observe qu'en philosophie, cette question du sujet est un concept aventureux et creux, non pas qu'il soit vide, mais simplement qu'il sonne creux au sens où il résonne différemment selon les oreilles de chacun.

*Orianne DESEILLIGNY : votre communication m'intéresse tout particulièrement, car je fais une thèse justement sur les « journaux intimes » et le journal intime révèle une écriture de soi particulière, écriture qui contient beaucoup de dolorisme et de psychologisme. Mais le journal*

*intime peut atteindre une forme d'art. Il y a une réflexion sur l'autobiographie, la fiction... j'écris parce que je souffre, je souffre parce que j'écris. Il faut aller plus loin, la réflexion sur l'écriture peut dépasser cette réflexion binaire. L'idée d'une écriture de soi comme refus de l'effet miroir est très intéressante, mais ne pensez-vous pas qu'une forme esthétique peut naître en creux du journal intime ?*

**Alain MILON** : j'ai cité l'analyse de Blanchot dans *L'espace littéraire* sur le double échec du journal intime et celle de Valéry quand il parle de son journal comme une « contre-œuvre ». Tous deux portent en effet des jugements très durs sur le journal intime. Il suffit de voir comment certains « écrivains » contemporains font des écritures de soi un simple segment de marché à exploiter le plus longtemps possible ; sorte d'ouvrage qui n'est qu'un simple miroir de son propre ouvrage. *Quitter la ville* d'Angot est symptomatique de cette dérive. Mais il y a aussi des écritures de soi qui sortent le moi de son moi-même (comme un moi qui s'aime) et qui racontent toutes les histoires de l'homme à travers la sienne. Cela me paraît plus intéressant que celui qui « projette ses émotions sur le papier », parce que dans le cas où l'écrivain écrit la vie de l'homme en feignant de parler de lui-même comme Gracian, il fait de l'écriture un espace d'accueil. C'est le parti pris du travail que je fais actuellement, voir comment l'écrivain s'accueille dans sa propre écriture, dès lors qu'il évite l'écueil du « j'écris parce que je souffre ».

**Benoît BERTHOU** : je rebondis sur les journaux intimes et reviens sur le pacte autobiographique (cf. P. Lejeune, *Le Pacte autobiographique*) que j'ai évoqué dans les écritures de soi, il y a un pacte qui repose sur l'identité entre auteur, narrateur, lecteur. En littérature, il peut y avoir de la perversion lorsque, justement, le personnage et l'auteur sont identiques. Je pense à plusieurs œuvres : par exemple, lorsqu'auteur et personnage sont identiques, et les personnages sont des souvenirs (cf. M. Leiris : *La règle du jeu*). C'est important d'investir cet espace narratif, quitte à aller jusqu'au mensonge. Le propre de l'art, c'est le mensonge.

**Alain MILON** : *Existe-t-il des sujets qui ne mentent pas ?*

**Oriane DESEILLIGNY** : je suis tout à fait d'accord sur le refus de l'identification du moi. Le journal intime et l'autobiographie permettent justement le mensonge et il n'y a pas d'écriture sans mensonge.

**Aline MARCHAND** (lettres modernes) : chez Lejeune, le mensonge permet de renforcer le pacte autobiographique.

**Alain MILON** : l'authenticité, c'est ce qui permet d'agir de sa propre autorité. Au-delà de cela, c'est la question du consensus qu'il faut aborder (i.e. l'absence de distinction entre l'écriture de soi et celle qui n'est pas de soi). Certains critiques littéraires, Lejeune par exemple, définissent un cadre quasi éthique duquel il ne faut pas sortir, le pacte reposant sur une sorte de contrat qui sous-tend un consensus qu'il faut accepter, sorte de reformulation du consensus d'Habermas.

**Danielle LEEMAN** (sciences du langage) : *cette question s'adresse à Alain Milon. Quand vous parlez d'autobiographie, pensez-vous essentiellement à la personne qui dit « je » ? Que faites-vous des auteurs qui parlent d'eux-mêmes à la deuxième personne du singulier, « tu » comme G. Apollinaire : « A la fin tu es las de ce monde ancien », ou à la deuxième personne du pluriel « vous » (je pense à un collègue, Michel Arrivé, qui a écrit un roman Les remembrances d'un vieillard idiot où le personnage (auteur ? narrateur ?) se raconte à la 2e personne du pluriel).*

**Alain MILON** : je pense à tout le monde : au « je », au « tu », au « il », au « nous », au « vous ». Cet ensemble de pronoms est un moyen de réagir sur l'acte d'écriture. Blanchot reprend et commente une remarque de Kafka : comment passer de « j'écris » à « écrire ». Pour Kafka, on est un véritable écrivain quand on passe de « j'écris » à « écrire ». L'acte d'écriture est significatif quand il y a écrire (quel que soit le pronom).

## QUESTIONS ET RÉACTIONS APRÈS L'INTERVENTION DE CARINE MERCIER

CÉLINE VAGUER

TEXTE COMPLÉTÉ AVEC LES NOTES DE  
BELINDA LAVIEU ET ORIANE DESELLIGNY

*Cecilia Marie DI BONA (philosophie) : une réflexion qui s'adresse à Alain Milon. Un poème de Jorge Luis Borges qui s'intitule « Bienheureux » – parodie du Discours de la montagne de Jésus (Matthieu X) – dit : « Seront bienheureux ceux qui se reconnaîtront comme auteurs, car ils auront menti/Seront malheureux tous ceux qui cherchent la vérité... ». La conclusion serait que personne n'a raison ou que tout le monde a raison. Une réflexion sur l'intervention de Carine Mercier. Par rapport à la construction du sujet psychologique, je suis tout à fait d'accord que la psychologie et la psychiatrie ont souvent été utilisées comme ouverture culturelle des rapports de pouvoir maintenus comme tels, et cette relation est bien représentée dans le paramètre freudien (par exemple dans la relation entre le médecin et le patient). Mais je crois qu'il y a encore le problème du rôle de la conscience, même dans la société marxiste, dans le rôle de l'intellectuel et/ou du psychiatre, il faut connaître la conscience avant de connaître la société. Peut-on vraiment lire la conscience tout court comme rapport de pouvoir, comme reflet des rapports économiques ou reste-t-il quelque chose qui échappe à la relation (par exemple, la relation patient/thérapeute) ?*

**Carine MERCIER** (philosophie) : la question repose-t-elle sur l'analyse de Foucault ou sur l'idéologie, le marxisme ?

*Cecilia Marie DI BONA : quel rôle a la conscience, ont les intellectuels, dans les procès de libération pour faire face à des rapports de pouvoir que personne ne peut contester ?*

**Carine MERCIER** : je voulais distinguer l'analyse de Foucault d'une analyse qui fait de la conscience le reflet de rapports de pouvoir. Althusser redéfinit l'idéologie comme ce qui interpelle les individus en sujets : dès lors, la conscience que les individus ont d'eux-mêmes en tant que sujet est toujours une représentation imaginaire induite par les pratiques idéologiques. Foucault montre que les individus, dans les rapports de pouvoir modernes, sont constitués comme des sujets psychologiques. Mais cette constitution n'est pas inéluctable, comme c'est le cas chez Althusser, pour qui il n'y a de sujet qu'idéologique. En effet, pour Foucault, il y a plusieurs modes de subjectivation possibles. Le sujet, comme le disait A. Milon, est un concept vide pour Foucault : il peut donc désigner plusieurs formes de conscience de soi ou de rapports à soi. Le sujet psychologique n'est donc qu'une des formes possibles de rapport à soi. Il est donc possible de concevoir d'autres formes de constitution de soi comme sujet, d'autres formes de conscience de soi et du monde. Et c'est bien là en effet que Foucault va chercher à penser la possibilité d'une résistance dans la dernière partie de son parcours : contre un mode d'exercice du pouvoir qui consiste à transformer les individus en sujets psychologiques, il faut promouvoir d'autres formes de subjectivation. C'est donc là, dans cette possibilité d'autres modes de subjectivation, que se trouve la distance critique qui permet de dénoncer le rapport à soi psychologique comme potentiellement dangereux (notamment en ce qu'il fixe une identité jugée en termes de normalité ou anormalité). Dès lors, il n'y a pas de cercle vicieux chez Foucault qui rendrait impossible de penser la possibilité d'une critique, comme c'est le cas dans la conception d'un sujet nécessairement idéologique : en effet, si tout le monde vit dans l'idéologie, comment peut-on avoir conscience que l'on vit dans cette

idéologie ? Même si, pendant un temps, Foucault a mis l'accent sur une seule forme de subjectivité (le sujet moderne assujéti à une identité psychologique), il y a une multiplicité de formes de subjectivité. (Pause)

**Jacques PAIN** (sciences de l'éducation) reprend le débat et fait une présentation bibliographique de la notion de figures du sujet (cf. le *Vocabulaire européen de la philosophie*, le *Dictionnaire de la philosophie et de la morale*, l'ouvrage d'Hélène Védrine *Le sujet éclaté*, entre autres). Jacques Pain recentre la discussion autour de la problématique sartrienne et autour du débat marxiste : il existe tout un jeu entre l'individu et le sujet. Du point de vue lacanien, l'individu, c'est du vide, le sujet étant derrière, à l'horizon de l'individu. Par ailleurs, Marx, dans la 6<sup>e</sup> thèse, présente l'essence de l'homme comme située dans les rapports sociaux ; cette essence, ce n'est pas l'ensemble des relations sociales et la psychologie des individus, c'est l'ensemble des rapports structurels — famille, classe sociale, études et métier... l'ensemble des rapports sociaux « internes ».

**Michel KREUTZER** (éthologie) : ma spécialité me conduit à être assez étranger aux disciplines et aux propos évoqués ce matin. Cependant, mon attention a retenu que dans la première intervention d'Alain Milon et de Benoît Berthou, il y avait une absence de propos sur l'aliénation du sujet et que dans celle de Carine Mercier, en revanche, il en était beaucoup question. Alain Milon et Benoît Berthou nous ont plutôt présenté l'œuvre comme un acte de liberté, ou bien contrainte par sa conception et son mode de fabrication. Cependant, il y a un aspect « profondeur » de l'individu dont ils n'ont pas parlé. En effet, beaucoup d'artistes ne savent pas d'où ça vient, ils sont même étonnés des analyses qui sont faites de leur œuvre. L'acte « dit » de liberté est donc contraint par un certain nombre de choses liées à la psychologie inconsciente du sujet. Si l'on prend la métaphore de « l'encre marine » que j'emprunte à l'édition du dernier ouvrage d'Alain Milon, on ne sait pas où cette encre s'attache (car l'encre, ça tâche !) dans les profondeurs marines. Le sujet est aliéné, car il ne sait pas de quelle profondeur vient sa propre parole. À propos de Foucault et de la deuxième intervention, je dirais qu'il avait su lui-même se mettre en scène dans un des lieux les plus aliénants du savoir : le Collège de France. Plaisanterie mise à part, vous avez souligné le système d'aliénation que créent les disciplines psy-, la psychologie qui arrive à un moment donné de l'histoire pour se mettre au service d'un pouvoir qui aliène le sujet... pourquoi pas, mais je pense qu'à tout moment de l'histoire, il y a eu des pouvoirs qui ont cherché à aliéner le sujet. En disant que la psychologie est au service d'une aliénation du sujet, ne confond-on pas un objet (une discipline) et l'un des usages que certains désirent lui voir jouer ? La vérité est plus complexe, sans doute, je ne saurais jeter « la pierre » à ceux qui ont commencé à casser des cailloux sous prétexte qu'ils auraient permis à certains de tuer efficacement leurs voisins grâce à cette nouvelle technique. Quelles étaient leurs motivations ? Peut-être tout simplement de mieux attraper du gibier pour nourrir leur famille. À mon sens, il n'y a pas plus de lien simple et univoque entre la pierre taillée et la guerre qu'entre la psychologie et l'aliénation des sujets au pouvoir.

**Carine MERCIER** : il me semble que pour Foucault, il n'y a pas de sujet aliéné opposé à un sujet libre car le sujet est toujours constitué : il y a donc seulement différents modes de constitution du sujet qui laisse un espace de liberté plus ou moins grand pour l'individu. La subjectivité est un mode de rapport à soi et les disciplines psy- constituent un certain rapport à soi. Pour Foucault, il y a une interaction entre la constitution de savoirs et la constitution de rapports de pouvoir. Toute production de savoir implique la mobilisation de techniques qui sont de l'ordre du pouvoir, mais qui ne sont pas forcément aliénantes. Dans ma communication, j'ai plutôt mis l'accent sur un type de rapports entre les disciplines psy- et un certain type de pouvoir : un pouvoir normalisateur qui s'est constitué au XVIII<sup>e</sup> siècle. Or, selon Foucault, ce pouvoir a mobilisé des disciplines psy- pour opérer cette normalisation : en codant des comportements constituant un trouble pour l'ordre public en troubles du comportement, c'est-à-dire en pathologies relevant de la psychiatrie. Foucault dénonce donc cette psychologisation et psychiatrisation de l'individu en ce sens qu'elle constitue une caractérisation de l'individu qui donne prise à des relations de pouvoir. Et je crois que nous voyons encore aujourd'hui

les effets politiques de la psychologisation ou de la psychiatisation des comportements : que ce soit dans le monde du travail, dans la justice, et même dans les relations sociales. Cependant, sans doute peut-on penser que la psychologie ou la psychiatrie peuvent avoir au contraire un effet bénéfique, voire libérateur pour des individus. Je crois que Foucault ne s'opposerait pas à cela. Au contraire, il a mis l'accent dans *La volonté de savoir*, sur ce qu'il a appelé la « polyvalence tactique des discours ». Autrement dit, un savoir psy- peut aussi bien servir à une stratégie d'identification et de normalisation, qu'à une stratégie de résistance et de lutte contre des modalités de pouvoir. Ainsi, on peut envisager des cas où la psychologie et la psychanalyse peuvent aider véritablement un individu à se défaire d'une situation où il subit des rapports de pouvoir assujettissant : je pense, par exemple, au harcèlement dans le cadre du travail que les psychologues peuvent permettre d'identifier et de dénoncer, ou encore à des relations familiales étouffantes et aliénantes qu'une psychanalyse pourrait aider à repérer et à refuser. Bref, si Foucault a surtout mis l'accent sur l'assujettissement auquel les disciplines psy- participent, c'est parce qu'il concevait le travail de l'intellectuel comme devant consister à mettre en lumière les rapports de pouvoir – surtout ceux qui se parent d'une caution scientifique – et à constamment rester vigilant face aux dangers multiples.

**Alain MILON** : plutôt que de traiter du sujet aliéné ou non, l'idée était de partir du sujet comme s'il était un lieu de possibles, ce qui permettait d'échapper à cette dichotomie et à ces querelles byzantines sur la notion de sujet. Pour répondre à la question qui m'a été posée par Cécilia Marie Di Bona (en lien avec la référence au poème de Borges), il s'agit de rendre compte du passage de l'anonyme au pseudonyme. La perspective de Borges, dans *Fictions* par exemple, est de nous dire que l'anonyme pose la question : quel nom doit porter l'auteur ? Autrement dit, tous les auteurs ne sont-ils pas le pseudonyme d'un autre ? Le Quichotte de Ménard, de Cervantès, de Borges... et cela, sans lien chronologique. Et de ce fait, pour répondre à Michel Kreutzer, tout cela ne peut pas satisfaire l'éthologie !

**Benoît BERTHOU** : *permettez-moi de rebondir là-dessus. Dans l'art, il y a toujours un sujet aliéné, sujet qui devient tout le temps autre, qui s'écarte sans cesse de lui-même, dont le but est de s'altérer par le biais d'une représentation, par le biais d'un matériau, d'une écriture. Et ce qui m'intéresse, c'est la façon dont le sujet s'écarte de lui-même : qu'est-ce que produit ce travail d'aliénation, qu'est-ce que cela permet d'espérer ? Leiris parle de « spéculer sur le principe d'identité », principe que l'on va tordre, on va lui donner tous les états, toutes les torsions et toutes les tensions possibles... Que reste-t-il de moi après toutes ces torsions et toutes ces tensions ? Qu'est-ce qui fait que je reste identique ?... Le principe consiste à ne pas s'encombrer d'une narration : on est un souvenir, un instant, un jouet, un instrument de langage. La narration comme valeur de possible.*

**Jacques PAIN** : *je pensais au body art, à Gina Pane, aux travaux qui ont été faits sur la Joconde, travailler sur son propre corps pour déplacer le problème, l'image de l'individu. Cette forme d'art, cette manière de faire pose-t-elle ou non le problème de l'aliénation ?*

**Alain MILON** : on est en train de faire, avec une amie et collègue du CNRS, Michela Marzano, un dictionnaire critique sur « le corps » à paraître aux PUF en 2007, et l'on s'est demandé s'il y avait lieu d'intégrer ce type de travaux sur le corps (i.e. les gens qui travaillent de cette manière sur le corps et la question du sujet qu'ils présupposent). Du point de vue épistémologique, on a pris le parti de dire non. Ce sont en fait des travaux plus polémiques que scientifiques. On ne peut entrer dans le détail de notre position, car ce n'est pas l'objet de cette journée d'étude et nous n'avons pas le temps. Mais il serait intéressant d'approfondir les raisons pour lesquelles ces travaux ne posent ni la question du corps, ni celle du sujet, mais correspondent plutôt à une certaine manière d'occuper un « segment de marché ».